

La taverne d'Élavilin-Sud était comme toutes les tavernes des villages majeurs de la Haute-Seigneurie: depuis l'extérieur, seules deux différences notables pouvaient être observées entre ce lieu et n'importe quelle autre maison. La première était la pancarte qui se balançait au-dessus de la porte, une pancarte de bois simple reliée à la façade par une tige de bois et quelques cordes ou chaînes, selon le goût du propriétaire et les conditions météorologiques du lieu, pancarte affublée d'un nom propre au lieu seul et garnie d'une image en rapport avec ce dernier, très souvent celle d'un animal sans que cela soit une nécessité, et qui manifestait, de manière subtile ou non, du type de service qui pouvait être trouvée en ce lieu.

La deuxième, bien plus évocatrice, était le *mouvement*. Le flot qui y pénétrait et en sortait était propre à elles seules. Continu, hétéroclite, il donnait à ces lieux l'allure d'un animal mythique, une créature issue, de part sa composition, du coeur même du monde, à mi-chemin entre le rêve et le cauchemar, qui avale quiconque qui en passe le seuil, qu'importe qui il est, qu'importe ce qu'il fait, qu'importe ses raisons, et qui le régurgite ensuite, à toute heure, par tout temps, parfois muet et parfois criard, parfois intouché et parfois transformé, le visage dans la boue ou les pieds traînants, à toute heure du jour ou de la nuit, sans distinction, ni jugement.

Telles étaient les tavernes de la Haute-Seigneurie, un espace d'allers et venues où toute une faune en apparence hétéroclite d'hommes et de femmes du village et de ses environs, aux visages burinés par le soleil, aux mains rendues calleuses par les travaux des champs, aux vêtements rêches et collés par la transpiration, qui parlaient fort, qui se bouscullaient, se prenaient par les épaules, se disputaient, s'insultaient, se provoquaient pour un oui, pour un non, pour l'instant d'après se prendre dans les bras dans un déluge de rires gras, prémisse au choc des pots de bière et au partage des cuissots d'oie rôtis qui avaient tôt fait de faire oublier l'origine de l'accrochage, quel qu'il eût pu être, pouvait y être croisée. En elles s'y déroulait une chorégraphie fascinante, un ballet hypnotisant pour qui aurait voulu prendre la peine de l'observer, un théâtre où scène et spectateurs se confondaient en permanence et où toute origine frivole et toute conclusion prévisible ne parvenaient pas à en atténuer la réactualisation quotidienne, car dans ce monde en paix, dans cette époque de félicité quasi permanente (qui n'était troublée que par les aléas propre à l'existence elle-même), elle était le seul lieu où la certitude d'un peu d'incertitude potentielle pouvait être trouvée par un peuple dont la vie était autrement entièrement placée sous le signe de la redondance.

L'intérieur quant à lui répondait à une autre sorte de code implicite: dès son entrée, toute personne se trouvait confrontée au tenant du lieu, un individu dont la tête inspirait à la fois

la cordialité et la sévérité, un individu dont le ventre semblait vouloir concurrencer la planète elle-même, un individu dont le tablier qui brillait par endroits d'une graisse riche et séculaire collait aux formes de son corps comme s'il était sa peau elle-même, un individu dont les grosses mains toujours occupées à frotter pots et plats à l'aide d'un torchon au gris suspect étaient les arbitres incontestables et intransigeants du lieu, car rien ne se passait entre ces murs de pierres et de bois roussis, autant par les flammes du foyer que par les passions qui s'y jouaient, qui ne pouvait être résolu par le jugement de leurs doigts puissants, le moindre de leurs mouvements faisant acte de loi, un individu dont le titre plus que le nom était le gage de sa toute puissante autorité: le Tavernier.

Une fois que, par un regard entendu et un mouvement de menton de ce passeur incorruptible, le droit de passage avait été accordé, l'intérieur se révélait dans toute sa sempiternité. Le mobilier, qui était identique à tous ceux qui auraient pu être observés dans n'importe quelle autre taverne, était ordonné selon une configuration inaltérable: depuis les côtés jusqu'au centre chaud où crépitait toujours un feu odorant, chaque habitué y avait une place qui, bien que jamais explicitement manifestée, n'en était pas moins présumée. Ainsi, depuis les extrémités dévolues aux inconnus et autres individus cherchant à se dissimuler aux regards jusqu'aux habitués dont la marque de leur corps était comme inscrites dans les veines du bois, l'orchestration y régnait à dessein afin que le but ultime du lieu soit atteint: que jamais rien ne puisse altérer le ballet monotone qui s'y déroulait chaque soir.

Ce soir était comme tous les autres soirs: un soir de simple partage, un soir durant lequel tout ce qui devait se trouver présent l'était, un soir durant lequel le redondant et le coutumier était exactement là où ils devaient se trouver. Aucune célébration ne s'était produite dans le village ou dans ses environs. Aucune procession n'était passée à proximité. Les récoltes étaient loin, les vendanges encore plus. Aussi, Leër n'avait aucunement été surprise lorsque, passant la porte lourde de la taverne, un silence pesant l'avait accueillie. Les mouvements s'étaient suspendus, les regards s'étaient tournés vers elle et, dans le foyer immense qui occupait le centre de la salle et dans lequel un sanglier aurait pu être rôti, le bois avait craqué, comme s'il avait voulu amplifier le malaise déjà immense du moment. Ne prenant pas gare à cette réaction qu'elle avait anticipée, Leër s'était approchée du comptoir de l'autre côté duquel le Tavernier aux cheveux châtons clairsemés contrastaient avec la profusion presque animale de sa barbe l'avait regardé s'approcher, s'était accoudée sur le bois brûlé par les générations d'alcool successifs et avait demandé d'une voix tranquille et mesurée si un repas et une chambre

pouvaient lui être octroyés.

«Il faut payer d'avance» lui avait répondu le gros homme sur un ton impérieux, sur visage penché sur cette inconnue, son oeil droit emprunt d'une suspicion affichée et Leër, avec la même quiétude qu'elle exprimait depuis son entrée, avait acquiescé, avait ramené devant elle le sac qu'elle avait jusqu'alors eu sur le dos, l'avait ouvert, s'était saisi de sa bourse et en avait sorti trois pièces qui avaient étincelé dans la lueur rougeâtre de la salle et dans les yeux du propriétaire. Ce dernier, tentant de dissimuler son calme devant autant d'argent ainsi présenté à lui, s'était emparé de l'une d'entre elles d'un geste malgré lui trop vif, l'avait examinée pour en certifier la valeur, puis avait saisi les autres et, sur un ton et avec une attitude métamorphosés par la largesse qui venait de s'étaler devant lui, avait, à grand renfort de politesse maladroite, dirigée la jeune femme jusqu'à une table légèrement à l'écart où, lui assura-t-il, elle ne serait pas dérangée par les élucubrations frivoles d'une foule peu digne, selon lui, d'être écoutée par une personne de sa stature.

Masquant le sourire satisfait qui naissait sur son visage, Leër l'avait suivi, s'était glissée sur le semblant de banquette de cuir mou qui recouvrait le banc quasi circulaire qui entourait la table qui lui avait été désignée, et attendit que le gros homme ne revienne avec le repas qui, il lui avait assuré, serait le meilleur qu'elle pourrait recevoir dans ce village.

Pendant cette attente, Leër entreprit d'observer le petit monde qui peuplait l'établissement. Comme elle s'y était attendue, elle put voir que chacun, même s'il tentait de le lui dissimuler, l'observait d'un oeil accusateur pour ensuite parler à voix basse avec ses voisins. Quelles idées étaient en train de naître dans la tête de ses individus, à ce point inaccoutumés à observer la nouveauté qu'elle devait représenter pour eux? Était-elle une espionne en chemin vers le Royaume qui s'étirait à quelques dizaines de kilomètres à peine au sud? Était-elle un membre de l'armée de la Haute-Seigneurie, venue en inspection pour vérifier l'état de sécurité de la frontière? Ou bien, comble du malheur autant que source prochaine et intarissable de récits futurs, était-elle une Mage de la Guilde, venue ici pour enquêter sur la présence d'un Renégat qui sévirait dans les environs, sans que quiconque en ait même perçu le moindre signe? Toutes les histoires étaient bonnes à penser et à distribuer, car dans ce genre de situations, la conclusion importait peu; seules la potentialité comptait: la potentialité d'un événement qui, lorsqu'il aurait lieu, alimenterait pour les semaines, peut-être même pour les mois à venir, les discussions qui se tiendraient, ici même, dans ce lieu qui l'avait reçue.

En avait-il été ainsi pour son histoire à elle, se demanda-t-elle tout en passant en un

instant d'un buveur à l'autre. Avaient-ils parlé de cette nuit durant laquelle tout ce qu'elle avait jamais connu avait été effacé de l'existence en un instant? S'étaient-ils interrogés sur son départ, sur sa destination, sur ce que sa vie était et allait être après que ses parents avaient été tués? Ou bien avaient-ils préféré se taire, de peur de devoir endurer ce qu'elle avait dû subir? Elle sentit un instant en elle l'envie de se lever, d'aller s'installer auprès de ces personnes qui guettaient le moindre de ses mouvements, de les interroger sur les histoires qui se racontaient dans les environs, de les guider jusqu'à cette nuit dont elle avait été bien malgré elle l'une des actrices afin de savoir, après toutes ces années, si la petite fille qu'elle avait été alors était resté la même, ou si le flot perpétuel que ce type de contes génère avait métamorphosé son image en quelque chose de plus... romanesque.

Le bruit d'un plat de fer blanc posé devant elle sortit Leër de sa rêverie. Le Tavernier, toujours affublé de ce sourire issu de la richesse dont elle avait fait montre, venait de lui apporter son repas: un cuissot d'oie rôti entouré de patates gorgées du gras de l'animal, accompagné d'un vin issu «de sa cuvée spéciale, réservée pour les grands de ce monde». Leër le remercia d'un mouvement de tête et glissa dans sa main une pièce d'argent qui failli presque faire jaillir un cri de plaisir de la gorge de l'homme. L'histoire qu'il aurait à son propos, se dit-elle, ne tarirait pas d'éloges sur elle.

«Excusez-moi?» demanda-t-elle au moment où le Tavernier s'apprêtait à retourner derrière son comptoir. «J'aimerais savoir si les frères Saelveti étaient toujours dans la région.

- Oui, bien entendu, ma Dem» lui répondit le gros homme tout en essuyant ses doigts sur son tablier. «Ils ont le plus grand verger du conté. Des gens bien. Avez-vous à faire avec eux?

- D'une certaine manière. J'aurais aimé m'entretenir avec eux. Serait-il possible de leur envoyer un message afin de les inviter à me rejoindre?

- Je peux bien entendu faire cela pour vous, ma Dem. Je vais envoyer mon apprenti cuisinier les chercher dès à présent. Pourrais-je savoir qui les demande?

- Dites que le message vient de Dem Iss Ruy. Leër Lomina Iss Ruy.

À la mention de son nom, l'expression du Tavernier changea de nouveau. L'attitude intéressée qu'il avait affichée sans retenue lorsqu'elle avait sorti son argent s'effaça pour laisser place à un regard étrange qui demeura l'espace d'un instant, comme si une vague de tendresse venait de le traverser de part en part, avant de se dissiper. Leër voulut l'interroger, mais l'homme toussa dans son gros poing et s'enfuit en bredouillant:

«Bien sûr. Au plus vite, ma Dem», et il se dirigea vers la porte d'où il était sorti plat à la main, cria dans ménagement l'ordre qu'il venait de recevoir de Leër et retourna à son poste frotter les pots de bière qui trônaient sur le comptoir, un oeil sur la salle et l'autre aux aguets afin de guetter le plus petit signe de cette inconnue qui pouvait faire sa fortune du soir, toujours avec ce petit quelque chose de plus que Leër n'était pas certaine de comprendre. Elle voulut rappeler le Tavernier à elle afin de lui demander la raison de son changement d'attitude mais préféra remettre cela à plus tard. Elle avait faim, et elle voulait se restaurer avant l'arrivée des deux frères. Elle ne savait pas si sa décision était la bonne, mais de toute façon, il était trop tard pour revenir sur sa décision. À peine quelques minutes auparavant, elle avait toujours eu en tête l'idée de passer la soirée ici en demeurant la plus discrète possible, mais les regards qu'elle avait observés tout autour d'elle l'avaient fait changer d'avis. Si l'histoire de la nuit d'il y a sept ans avait ne serait-ce que conservé un semblant de la puissance qu'elle avait imaginé alors, cela signifiait que les deux frères devaient encore en subir le poids au quotidien. Et si c'était le cas, elle *devait* vérifier comment allaient les deux frères.

Elle baissa les yeux sur son repas et elle se mit immédiatement à saliver. Elle ne se souvenait plus de la dernière fois qu'elle avait eu face à elle un repas aussi rustique. Elle s'en délectait d'avance.

Au fur et à mesure de son repas, la taverne se remplit. Aux onze individus qui avaient accueilli Leër de leur froideur s'ajoutèrent près de douzaines de nouvelles personnes, majoritairement des hommes, mais également quatre jeunes femmes qui seules avaient eu l'audace de s'installer à une table relativement proche de celle où Leër se tenait. Tous les autres, dès leur entrée, qu'elle eût été discrète ou retentissante, avaient posé leur regard sur cette inconnue qui les saluait d'un mouvement de tête et s'étaient détournés d'elle comme ils l'auraient fait d'un animal malade pour siéger là où l'habitude leur avait sans doute appris à le faire sans même se questionner un instant. Il devint alors évident à Leër que la place qu'elle occupait avait été de tout temps réservée à la catégorie de personnes dans laquelle elle avait été immédiatement placée: l'autre.

C'est ainsi qu'après une vingtaine de minutes passées à se repaître du repas qui lui avait été servi et à observer du coin de l'oeil les groupes d'individus qui se formaient (tous des habitants du village ou de ses environs proches, Leër en était certaine) que la porte de nouveau s'ouvrit pour laisser place à un jeune homme au teint hâlé, aux cheveux hirsutes couleur de boue

séchée et aux vêtements peut-être un peu trop propres pour être ceux qu'il avait portés pendant la journée. Lui aussi était d'ici. Le regard qu'il lança alentours était la preuve que ce n'était pas la première fois qu'il venait ici. Pourtant, sa présence avait eu sur l'assemblée des clients un effet similaire à celui qu'avait provoquée l'entrée de Leër: les conversations se turent, les visages se tournèrent et se grisèrent et l'atmosphère, pendant une seconde, sembla plus lourde, plus hostile. Le jeune homme ne sembla pourtant pas s'en formaliser. Il fouilla un instant la salle du regard puis s'approcha du Tavernier qui, sans même émettre le moindre son, pointa du doigt l'espace où se trouvait Leër et repartit à son ouvrage de nettoyage, sans même lui demander s'il désirait quelque chose à boire. Le jeune homme s'avança vers Leër et se planta face à elle, le dos tourné au reste de la salle, un expression d'incompréhension certaine sur le visage.

«J'ai reçu un message de l'apprenti cuisinier qui me demandait de rencontrer Dem Iss Ruy. Est-ce vous?

- C'est en effet moi» répondit-elle sur un ton plein de sérieux.

«Je suis désolé si mes paroles vous semblent irrespectueuses, mais j'aimerais savoir: pourquoi m'avoir nommé appelé? Je ne vous connais pas.

- Peut-être que nous ne nous connaissons pas à présent, mais nous nous sommes connus à une époque. Kaerlo Saelveti.»

Le jeune homme observa cette jeune femme qui se trouvait devant lui, son visage montrant de plus en plus l'incertitude dans laquelle il se trouvait.

«Je suis désolé, mais je ne vous reconnais pas. Quand nous sommes-nous rencontrés? Est-ce que c'était il y a longtemps?

- C'était il y a une vie entière, si je puis me permettre de parler ainsi. Quant au lieu, cela remonte à assez longtemps pour ne jamais vraiment l'avoir su moi-même. Mais je pense qu'il serait assez sûr de dire que c'était à côté ou en haut d'un arbre», finit-elle en lui décochant un sourire espiègle.

Les paupières de Saelveti se rétrécirent sous l'effort qu'il faisait pour tenter de démêler l'énigme qui venait de lui être présentée puis, d'un coup, il plaqua ses deux mains sur la table, ses yeux s'agrandirent démesurément, sa bouche s'ouvrit et il se serait mis à crier à tue-tête si Leër ne s'était pas jeté sur l'en empêcher.

«Oui, c'est moi. Pas la peine de le crier», dit-elle en retirant lentement sa main.
«Installe-toi. Buvons un verre.

- Mais... Leër, c'est incroyable! Ça fait des années! Ça fait...» et sa voix tomba

devant lui tandis qu'un voile obscurcit son regard.

«Ça fait sept ans.»